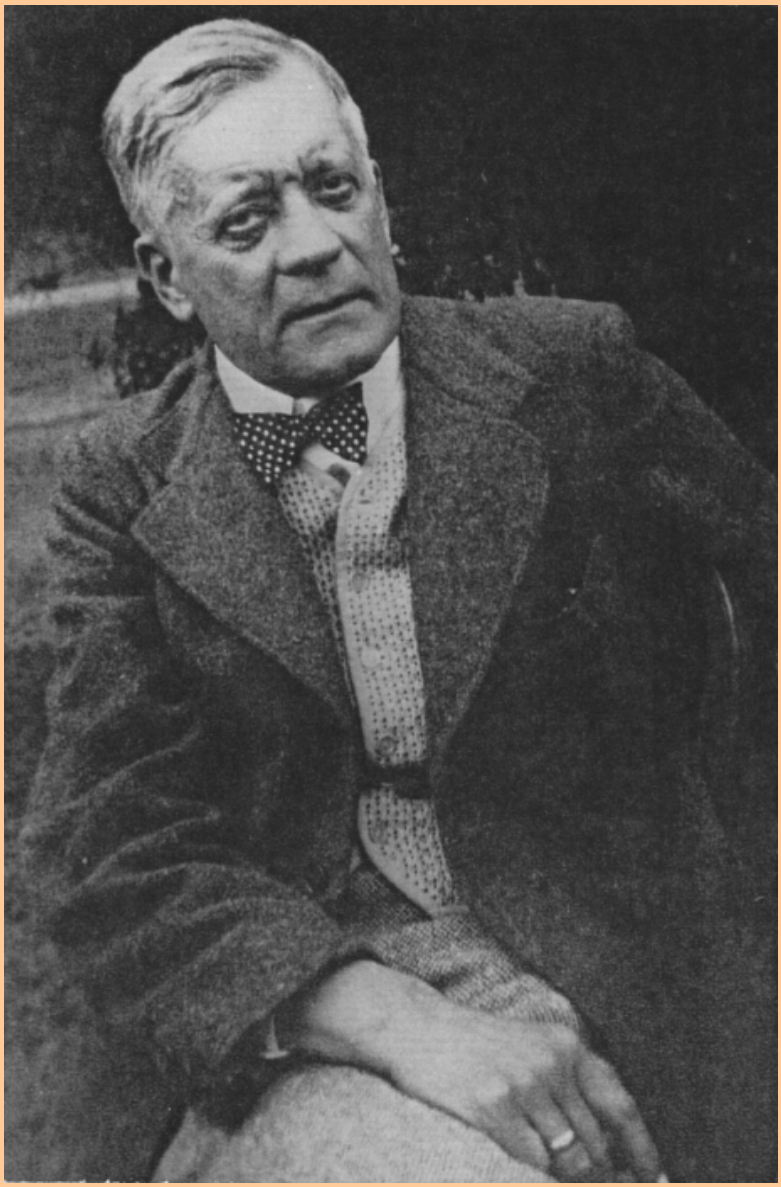
LUDWIG POLZER-HODITZ

(1869-1945)



DEUX CONTRIBUTIONS

À L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE

Cette création est mise à disposition selon

La licence creative commons 2.0

Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification

http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/

Vous êtes libre de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon le contrat creative commons 2.0.

Paternité – Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'oeuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l'oeuvre).

Pas d'Utilisation Commerciale – Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.

Pas de Modification – Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

ÉDITION AU FORMAT PDF
21/03/2010

LUDWIG POLZER-HODITZ

(1869-1945)

DEUX CONTRIBUTIONS

À L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE

PRÉFACE **P. 4**

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE COMTE POLZER-HODITZ **P. 5**

IN MEMORIAM ITA WEGMAN **P. 12**

Automne 1995

BY-NC-ND

PRÉFACE

Ces quelques mots pour vous dire que dans les deux textes suivants, la parole est donnée à Ludwig Polzer-Hoditz[1] (1869-1945). Discours et récit du passé, qui par l'intermédiaire de cette première publication en langue française, parviennent jusqu'à nous.

Ainsi la parution de ce fascicule vous offre la possibilité de découvrir les expériences, les idées, l'analyse synthétique et historique de Polzer sur un événement déchirant de l'histoire de la Société Anthroposophique Universelle : l'assemblée générale du 14 avril 1935.[2]

Je remercie tous ceux et celles qui ont participé ou sollicité cette présente publication.

Le responsable de cette présente édition.

1 Ludwig Polzer-Hoditz fut un des premiers élèves proches de Rudolf Steiner. Avec les conseils de Rudolf Steiner il entreprit un développement ésotérique personnel. Il fut pendant de nombreuses années responsable du travail anthroposophique en Autriche. Considérant que son discours était resté sans écho positif, il démissionna de la Société Anthroposophique Universelle le 30 mai 1936.

2 C'est au cours de cette Assemblée générale qu'il fut décidé d'exclure Ita Wegman et Élisabeth Vreede du Comité directeur et aussi d'autres proches collaborateurs de Rudolf Steiner de la Société Anthroposophique Universelle.

BY-NC-ND

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE COMTE POLZER-HODITZ

À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE UNIVERSELLE DU 14 AVRIL 1935[1]

Ce discours devait être publié en 1985 en appendice à la nouvelle édition des Mémoires *de Polzer ; cela fut interdit par la direction de la Société Anthroposophique Universelle. Là-dessus, l'auteur de cette biographie mit le texte du discours à la disposition de l'éditeur du journal* Erde und Kosmos, *Helmut Finsterlin ; ce dernier le publia en 1988 ; Emanuel Zeylmans l'a repris dans le 3e volume de son ouvrage* Wer war Ita Wegman? *(Heidelberg 1992).*

Thomas Meyer.

Si j'interviens maintenant activement dans le conflit et les événements qui se déroulent à l'intérieur de la Société, c'est que je considère que non seulement je suis fondé à le faire, mais que j'en ai le devoir au vu de mes longues années d'expérience et d'observation. Je sais que j'ai en face de moi une majorité qui, au fil de plusieurs années et plus spécialement à Dornach, s'est formé dans une certaine direction un jugement qui s'exprime dans le *Denkschrift*[2]. Ainsi je suis conscient des difficultés que j'assume en opposant à ce jugement le mien propre, et c'est pourquoi il me faut dire "Non" à ce que veut faire à présent à Dornach la majorité de la Société. Mais je fais confiance à la force des faits qui sont parvenus depuis de nombreuses années à ma connaissance et me déterminent, parce que j'en ai toujours pris note sans sympathie ni antipathie, et suis resté ouvert et loyal vis-à-vis des deux parties en présence.

C'est donc sur une base active et neutre à la fois que je veux dire, en ce moment précis et dans cette situation, une partie de ce sur quoi je ressens le devoir de m'exprimer. D'abord, il me faut rejeter ce que l'on entend toujours dire, à savoir qu'il faut bien se décider pour l'une ou l'autre des parties. C'est pourquoi je me refuse à être situé d'un côté ou de l'autre. Je m'oppose à l'expression "jugement de goût", utilisée dans le *Denkschrift*, et à l'accusation de "mauvaise volonté" à l'adresse de ceux que les exposés du *Denkschrift* ne convainquent pas. Il me faut donc déclarer pour ma part qu'il ne s'agit pas chez moi de volonté mauvaise, ma méthode consiste *aussi* en la recherche de la vérité.

En présence d'un livre aussi volumineux que ce *Denkschrift*, destiné à agir – et qui agit – sur la volonté, ceux qui le refusent sont placés dans la nécessité de parler plus longuement que cela n'est d'usage dans une Assemblée générale.

Ma prise de position qui est, dans l'ensemble, neutre ne saurait m'empêcher d'apporter mon aide et mon soutien là où je le juge nécessaire et humainement équitable et où je crois agir dans l'esprit de Rudolf Steiner.

Pour moi, les personnalités que Rudolf Steiner installa au Comité directeur et à la tête

1 Le texte suivant est extrait du livre de Thomas Meyer : *Ludwig Polzer-Hoditz. Ein Europäer*, Basel, Perseus Verlag 1994.

2 Le *Denkschrift* (mémorandum) rédigé en février 1935 désigne un document hautement polémique, rassemblant les griefs faits, au cours des années 1925 à 1935, aux personnalités qui seront exclues en mars 1935.

BY-NC-ND

des Sections sont, aujourd'hui encore, chacune à sa façon, à leur juste place là où Rudolf Steiner les a mises. Qu'elles aient toutes, à côté de leurs qualités, des défauts et aient commis des fautes ne peut rien changer à mon opinion. Que des fautes aient été commises d'un côté comme de l'autre se voit aux événements qui se sont déroulés dans les dix dernières années. Que ces personnalités n'aient pu parvenir à travailler ensemble m'a ensuite prouvé qu'après la mort de Rudolf Steiner la force ésotérique de tout le Comité directeur n'était pas assez vigoureuse, d'une part, pour dominer de façon juste des influences extérieures perturbatrices et d'autre part qu'il ne se trouvait au Comité directeur aucune personnalité en mesure de dépasser les oppositions. Il n'a été tiré que peu de conséquences de la mort de Rudolf Steiner ; cela aurait permis de trouver une union sur la base d'une démarche de connaissance. Ce sont au contraire d'invraisemblables prétentions qui se sont fait jour, d'abord d'un côté, puis, plus modérément, de l'autre, surtout en ce qui concerne la direction de l'Université. On n'a donc pas pu trouver pour la Société à partir de la raison, une base nouvelle, plus libre et plus généreuse, qui aurait tenu compte de l'absence d'un guide spirituel de compétence universelle. S'il a été impossible de répondre par la raison à ce problème, posé par la mort de Rudolf Steiner, il ne pourra être résolu que par de violentes catastrophes. Des catastrophes par lesquelles la base de la Société qui n'était justifiée que du vivant de Rudolf Steiner peut être détruite, mais pas l'essence de l'anthroposophie. Quoi qu'il advienne, cela ne délie aucune des personnalités concernées du devoir de rester à son poste.

Peu après la mort de Rudolf Steiner déjà, j'avais personnellement constaté qu'il n'y avait pas de réelle volonté de compréhension pour travailler avec Mme Wegman, que ni Mme Steiner ni M. Steffen ne considéraient une telle collaboration comme sérieusement envisageable. Quand je priai, avant la fin de 1925, M. Steffen d'accepter malgré tout le siège de Président, il me répondit : "Je ne pourrais travailler qu'avec Mme Steiner, mais au grand jamais avec Mme Wegman". Je vis donc que, d'emblée, il n'y avait aucune volonté sincère de compréhension, mais uniquement un désir de renvoi, qui transparut ensuite particulièrement dans les positions et le comportement de nombreuses personnalités à Dornach. Cette atmosphère qui ne s'exprimait pas ouvertement mais influençait les êtres devait nécessairement déclencher tous les conflits et malentendus qui se produisirent par la suite, tout d'abord au sein du Comité directeur et à Dornach. Puis cela s'étendit très rapidement, à partir de Dornach, à la périphérie et perturba partout le travail.

Il y a de nombreux motifs profonds à ces difficultés d'une entente qui ne peuvent être imputés seulement à Mmes Wegman et Vreede. La Société, qui fut mise au service de l'ésotérisme, a perdu de plus en plus par ce conflit son caractère ésotérique. Elle était menacée par le danger de devenir de plus en plus extérieure, en dépit de l'affirmation appuyée et de la mise en forme d'un tout nouveau concept dogmatique d'ésotérisme.

Comme le *Denkschrift* souligne de façon fort juste la nécessité d'un retour sur le passé si l'on souhaite comprendre les discordes actuelles, je veux moi aussi faire une rétrospective, mais simplement un peu plus longue, pas seulement jusqu'à la mort de Rudolf Steiner, parce que précisément la sourde colère et l'hostilité envers Mme Wegman sont précisément antérieures à cet événement. Elle existait déjà avant le Congrès de Noël, sous une forme moins manifeste. Je parle ici d'expérience, et j'ai pu faire beaucoup d'observations à ce sujet, parce qu'à cette époque j'étais beaucoup à Dornach, souvent pour de longs séjours, et parce que Rudolf Steiner me parla alors de toutes les personnalités qui entrèrent ensuite au Comité directeur, et de beaucoup d'autres encore. Peut-être y a-t-il encore dans cette assemblée des personnes qui ont entendu parler Rudolf Steiner, dès cette époque, d'une cabale menée contre le Dr Wegman et ses activités de médecin ; il dit ensuite que cela

BY-NC-ND

finirait bien par détruire la Société. Toutefois il ne lui ménageait jamais ses éloges et soulignait la nécessité de sa collaboration. J'ai pu aussi constater que précisément les personnalités (je ne citerai pas de noms) qu'il avait résolument écartées, refirent surface après sa mort et écartèrent ou cherchèrent à écarter celles à qui il avait donné la préférence pour tel ou tel domaine.

Étant donné que je refuse les motions[1], je dois justifier mon refus par l'examen des causes profondes de ces difficultés et entrer dans le domaine de l'ésotérisme, abordé tout à fait ouvertement dans le *Denkschrift* – bien que de façon quelque peu sommaire. Je puis donc me permettre de parler moi aussi tout à fait ouvertement. Je tiens même ces propos pour nécessaires, car beaucoup de choses sont exprimées dans ce *Denkschrift* de façon imprécise et non claire ; or j'ai, précisément en ce domaine, entendu et appris beaucoup de choses de la bouche de Rudolf Steiner, et suis de ce fait resté depuis sa mort tout à fait cohérent et sûr vis-à-vis de moi-même.

Voici tout d'abord ce que j'ai à dire sur la conception que je me suis forgée au cours de ces années sur la direction de l'Université. Pour moi, Rudolf Steiner, aujourd'hui encore, est le seul directeur de l'Université, si cette dernière a encore son caractère ésotérique. La Section d'anthroposophie générale ne peut tout de même être occupée par personne, ne peut être reprise par personne de façon sérieuse et responsable. La possibilité de la collaboration ésotérique des chefs de Section ne me paraît pas pour autant être, aujourd'hui encore, une illusion, à condition qu'aucune de ces personnalités ne prétende à la direction sous un quelconque prétexte de succession, qui dans pareil cas n'existe pas. J'ai toujours considéré comme une faute ce qui s'est effectivement passé après la mort de Rudolf Steiner, et je me suis d'ailleurs exprimé à ce sujet à l'époque.

Je ne tiens pour possible un mode d'organisation des affaires de la Classe après la mort de Rudolf Steiner, que si la personnalité qui veut se charger de la responsabilité vis-à-vis du monde spirituel et de Rudolf Steiner et qui est portée par la volonté d'un certain nombre de personnalités, fait part de cela aux chefs des Sections et en parle avec eux. Je crois qu'ainsi serait assurée la continuité avec Rudolf Steiner, qui est une condition sine qua non. Je fis d'ailleurs part de ce point de vue en termes similaires, mais beaucoup plus tard, à M. Steffen, alors qu'il s'agissait de l'accord à donner pour M. Arenson. Se charger d'une telle tâche demeure de toute façon un acte qui relève de la destinée spirituelle. Accorder des autorisations sur le vu de "bons résultats" ou de vastes connaissances serait pour moi inacceptable, nous nous engagerions par là très rapidement dans des voies d'autorité purement extérieure.

Il me faut parler à présent de ce qu'il en est, selon ce que j'en ai compris, de la collaboration de Mme Wegman avec Rudolf Steiner au sein de la Classe. Car Rudolf Steiner l'a désignée très expressément comme sa collaboratrice. Il n'est pas juste selon moi d'identifier simplement la collaboratrice au sein de la Classe à la Secrétaire du Comité directeur. Une telle identification me paraît tout de même être dans ce cas une humiliation. Et on sait qu'elles n'ont pas manqué. Ce que Rudolf Steiner entendait par "collaboratrice" n'est pas flou pour moi. Engager une collaboratrice, une aide pour la fondation et le travail d'une institution mystériale, en l'occurrence l'École de Michaël, ne pouvait qu'être un acte reposant sur un lien profond de destinée, reconnu tout à fait consciemment par Rudolf Steiner et qu'il voulait traiter comme il devait l'être. Je n'ai aucun doute qu'il en fut ainsi.

1 Il s'agit de motions présentées à l'Assemblée générale pour demander que celle-ci se prononce sur l'exclusion de certains membres de la Société.

BY-NC-ND

Rudolf Steiner a dit ainsi effectivement à Mme Wegman qu'elle faisait partie d'une grande constellation karmique. Ce n'est pas seulement Mme Steiner, mais aussi Mme Wegman qui se trouve avec Rudolf Steiner dans une grande destinée qui doit être portée avec tous les fardeaux et souffrances. Mais la collaboratrice, l'auxiliaire n'est en aucun cas en même temps le successeur apte à reprendre la place, ne saurait l'être en tant que femme. Mais il est humainement compréhensible que Mme Wegman méconnut cette tâche après la mort de Rudolf Steiner. Je ne vois point là motif à malédictions ou persécutions, je ne comprends pas qu'on puisse là parler d'une défaillance qui effacerait tout ce qui s'est passé antérieurement, et qu'on profite de cette erreur pour transformer la cabale masquée d'autrefois en exécution en bonne et due forme, en dépeçage moral. Je dois insister sur le fait que je n'ai jamais parlé avec Mme Wegman de ses incarnations et que personne ne m'a non plus dit quoi que ce soit directement. On entendait, on le sait, bien assez ouvertement parler de ce qui concernait Alexandre, surtout par ses adversaires. J'ai eu moi aussi un jour un entretien avec Rudolf Steiner au sujet des circonstances et conditions qui dans lesquelles il était licite d'évoquer des choses personnelles relatives aux incarnations. C'était à Berlin, en 1917.

Comme Rudolf Steiner l'a dit, l'initiative de la fondation de l'école ésotérique de Michaël est venue de Mme Wegman. Par l'acceptation de cette initiative se trouvait créée l'unité ésotérique de destin qui est la nécessaire condition des Mystères des temps nouveaux.

Avant la guerre, Mme Steiner était collaboratrice pour toutes les manifestations à caractère ésotérique et cultuel. L'un comme l'autre était tout autant nécessaires, comme *tout* ce qui advint dans la vie de Rudolf Steiner.

Quand Rudolf Steiner rentra d'Angleterre en 1924, il indiqua par diverses allusions qu'il avait l'intention de donner peu à peu à la Classe un cadre cultuel. Ce fut en rapport avec cet élément cultuel en devenir dans le Mystère de Michaël qu'il parla ensuite, lors des admissions qui eurent lieu en septembre, de la poignée de main et de la promesse qui devait être données également à Mme Wegman. C'était une allusion au fait que cette communauté de destin est de grande importance pour le Mystère de Michaël précisément. Quand il est dit dans le *Denkschrift* que Mme Steiner n'occupait pas un poste d'importance seulement symbolique, mais réelle – je savais cela bien entendu – il s'agit d'une évidence, parce qu'il ne saurait en être autrement dans le cas d'une collaboratrice de Rudolf Steiner au sein des Mystères. La fondation commune d'un commencement de Mystères exige la signification réelle de la collaboratrice, et c'est ce que Rudolf Steiner attesta par un acte, tant pour Mme Steiner que pour Mme Wegman. Il me faut m'opposer également à ces racontars concernant l'ésotérisme ancien et l'ésotérisme moderne. Dans les Mystères, on a toujours représenté, de différentes façons, l'expérience de la mort. Mort – mise au tombeau – résurrection – commerce avec les entités divines. Depuis la façon la plus primitive jusqu'à la plus grandiose, celle qui nous fut donnée dans la Classe. Rudolf Steiner n'a jamais rien eu à voir avec un ésotérisme qui se scinderait en une forme ancienne et une forme nouvelle. Au contraire, dès le début, y compris avant la guerre, il a consacré ses forces au retour nécessaire des Mystères, tels qu'ils doivent être dans le présent et l'avenir. Il leur a donné par là un contenu de conscience spirituel, et un caractère nécessaire pour l'époque actuelle en apportant à l'humanité la sagesse de l'anthroposophie, qui a la même signification pour l'esprit masculin que pour l'esprit féminin. Mais à cela était liée aussi la nécessité de donner une expression à cette dualité dans la présentation cultuelle de l'anthroposophie, voilà pourquoi la collaboratrice exerçait cette fonction en raison du fait qu'elle était une femme. Pendant la leçon de Classe, nous ne sommes pas dans une simple lecture de conférence sur

BY-NC-ND

un mode didactique, mais dans un acte qui peut nous relier au courant mystérial de tous les temps. Si nous perdons cette conscience, si nous ne la suscitons pas à nouveau à chaque instant, nous quittons l'institution céleste que Rudolf Steiner apporta sur la terre.

Je sais que des fautes ont été commises, il y en a eu des deux côtés. Nul n'est infaillible. Mais elles ne constituent pas pour moi une raison de ne pas reconnaître ce qui ne peut jamais s'éteindre et qui persistera. Sans parler aucunement de "résultats" extérieurs qui pour moi ne sont pas du tout si différents que cela dans leur signification pour l'humanité du fait de leur lien avec l'une des différentes sections ; celles-ci sont l'objet d'une critique tendancieuse que je dois récuser. Ces calomnies morales inouïes qui se sont exprimées depuis des années, particulièrement à l'égard de Mme Wegman, dans des réunions publiques et des brochures imprimées, je ne peux que les rejeter, les considérant comme dirigées contre la volonté de Rudolf Steiner. Quand on a été témoin de certains événements qui ont eu lieu avant le Congrès de Noël, qu'on les sent encore agissants, on a par moments presque l'impression qu'une sourde colère, en général inconsciente sans doute, contre les dernières années de Rudolf Steiner lui-même se manifeste, et la principale victime en est Mme Wegman. De telles antipathies avaient déjà existé auparavant, contre Rudolf Steiner.

Pour moi il est tout à fait clair que Mme Steiner, qui a travaillé si longtemps avec Rudolf Steiner est la plus avancée sur le plan spirituel. Pourtant, la volonté loyale et amicale de compréhension a fait défaut. Cela n'a rien à voir avec des "résultats" extérieurs, l'expression "résultats" est d'ailleurs quelque peu pédante, fort inadéquate pour désigner des faits de la vie intérieure de l'âme, des "résultats" *internes*. Or ces derniers jouent un très grand rôle en ésotérisme, afin que *ce ne soit pas la tête toute seule* qui fasse de *l'ésotérisme*. Par des racontars critiques et une mise en question perpétuels des méthodes, il pourrait se faire que l'on se fixe de façon intellectuelle sur ces méthodes, qu'on ait peur de leurs résultats et que l'on évite douillettement ou pédantesquement la confrontation avec la vie et le destin.

Je veux évoquer encore un fait qui montre combien de choses se sont jouées en ce domaine. À l'occasion de l'inauguration du Rudolf Steiner Hall à Londres, je rencontrai plusieurs fois Carl Unger et ce dernier m'invita à contribuer à ce que se poursuivent les manifestations mystériales auxquelles Rudolf Steiner avait donné forme nouvelle avant la guerre. Il s'en entretint même en détail avec moi et considérait qu'il s'agissait là d'une nécessité absolue pour la Société. Il m'a fallu à l'époque faire une réponse évasive, car Mme Steiner m'avait parlé peu auparavant des grandes difficultés existant particulièrement à Dornach à propos de cet objectif.

Il résulte pour moi, de tout ce que je viens de dire, la nécessité de rejeter les motions de la communauté de travail des collaborateurs du Gœthéanum. Il est impossible pour moi d'accorder à une partie du Comité directeur en train de se défaire le droit de faire porter toutes les fautes à l'autre partie, et de réaffirmer sans cesse avec orgueil, avec les mots de ce qui est devenu une langue de bois – méthode, non-méthode, formation du jugement, résultats : "Nous sommes les seuls fondés à et capables de poursuivre l'œuvre de Rudolf Steiner, nous sommes ceux qui ont la méthode juste, les autres ont une non-méthode, une méthode aberrante ; qui n'est pas avec nous est contre nous. Vous devez choisir de venir avec nous ou de sombrer avec les autres". C'est ce que l'on entend sans cesse. Il n'est pas possible de diviser de façon autoritaire des anthroposophes en noirs et blancs et de soustraire le Gœthéanum aux prétendus noirs en usant, comme le dit Mlle Vreede, du pouvoir des clés. Inévitablement cela chasserait de plus en plus du second Gœthéanum

BY-NC-ND

l'atmosphère des Mystères. Alors le Comité directeur porterait la responsabilité de plus en plus lourde de tous les dommages causés par ce conflit en son sein, tant sur le plan de la santé de l'âme que du corps, chez de vieux anthroposophes fidèles, et pas seulement ceux d'entre eux qui sont accusés dans le *Denkschrift*.

Depuis que M. Boos, le 1er janvier 1927, jeta violemment le trouble au cours d'une leçon de Classe, repoussa presque Mme Wegman du podium, j'ai su que, si cela ne pouvait être réparé dans le cadre même de la Classe par le Comité directeur unanime, la Société anthroposophique universelle allait sur son déclin, menacée par la platitude intellectuelle, malgré le nombre croissant de participant aux congrès ; j'ai su qu'elle perdrait de plus en plus son caractère originel.

Le *Denkschrift* devait servir, on le sait, d'orientation pour les décisions à prendre au cours de l'Assemblée Générale, aider à la formation du jugement : c'est la raison pour laquelle ce document a été élaboré. Mais comme c'est tout de même un texte polémique, puisqu'il est écrit dans l'introduction qu'il ne se veut point impartial, il a un effet destructeur, propre à fanatiser et à prévenir les volontés. Au mieux je peux dire que c'est une "fable convenue"(en français dans le texte. NdT). Il montre aussi à quel point, depuis la mort de Rudolf Steiner, on manque de – voir on ignore systématiquement – une méthode sur laquelle il avait attiré notre attention, surtout dans les dernières années : ne pas étudier l'histoire seulement à partir des sources, mais cultiver une histoire qui puisse être lue en esprit sur la base de vies terrestres successives. Malgré les dangers et les fautes par lesquels chacun de nous devra passer, et que personne ne peut encore se permettre à l'heure actuelle de condamner à partir d'une autorité, cette histoire sera écrite.

Regardons ce qui s'est passé depuis dix ans dans l'histoire de la Société. Cela a commencé par une guerre épistolaire, puis les lettres sont devenues de plus en plus volumineuses, se sont transformées en brochures, et finalement en livres. Si cela se poursuivait des deux côtés et que chacun veuille avoir raison de façon extérieure, on serait obligé de remplir des bibliothèques et des archives entières. Mais cela serait simplement la preuve que Rudolf Steiner n'a pas été compris, que la Société s'est égarée, que le milieu est resté vide et que les hommes se rendent mutuellement malades avec pareille littérature. Croyons-nous réellement être sur le bon chemin en multipliant ces publications polémiques? Croyons-nous pouvoir entrer de façon juste dans le prochain siècle en remplissant ainsi des salles d'archives? Croyons-nous donc vraiment qu'au tournant du siècle, tout ce qui est imprimé jouera encore un si grand rôle? Croit-on que l'on pourra par de tels écrits polémiques, par de tels votes polémiques s'assurer la tranquillité pour le véritable travail? C'est précisément la grande illusion. Le vote qui eut lieu au Congrès de Noël 1923 n'était un vote qu'en apparence, il s'agissait en réalité de la manifestation d'une volonté unanime. Rudolf Steiner avait dit *auparavant* ce qui devait se passer avec les Sections, par qui elles devaient être dirigées, et de quelles personnalités serait composé le Comité directeur. Aujourd'hui, il semble que l'on sollicite la confiance, sans annoncer au préalable les choses les plus importantes qui vont se passer.

Le premier Gœthéanum avait été construit comme lieu de Mystères, il nous a été pris parce que nous n'y avons tenu qu'un langage purement intellectuel. Il n'y avait personne qui aurait pu le protéger. Il n'était pas permis à Rudolf Steiner de le protéger, car c'est lui qui l'avait offert à l'humanité afin de mettre à l'épreuve sa maturité. Puis Rudolf Steiner a déposé la Pierre de fondation dans les cœurs. Les Pierres de fondation qui reposent dans des cœurs valeureux ne sont plus liées à un lieu, ni à un édifice uniques. Il faut qu'elles deviennent les

BY-NC-ND

Pierres de fondation pour les lieux de Mystères de l'avenir, en différents lieux. Ceux qui déposeront les germes de ces lieux de Mystères ne peuvent y être appelés que directement, par le monde spirituel, à travers leur destin. Pour cela, c'est le courage ésotérique qui est nécessaire avant tout, et non que l'on mette les personnes sous tutelle et qu'on les bride.

Le second Gœthéanum est édifié tout entier pour le public, pour que le "petit livre" puisse agir de l'extérieur comme il est écrit dans le quatrième sceau de l'Apocalypse [Apocalypse de Jean, 5 ; 1, 7, 9 et 10 ; 9-10]. Mais la poursuite des Mystères viendra du livre qui agit de l'intérieur. La principale exigence à laquelle sont confrontés le Mouvement et la Société anthroposophiques est de faire confiance aux êtres, et non de nourrir contre eux de la colère. Une confiance que Dornach devrait accorder d'emblée, non une confiance que Dornach revendique d'emblée. Elle répondra quand elle sera accordée en premier et quand Rudolf Steiner pourra parler à travers les cinq dirigeants des Sections, mais se taira tant qu'on trouvera dans presque toutes les feuilles d'information, sans que soit tenu aucun compte de la nouveauté de la situation, des prêches moralisateurs avec des prétentions dirigistes sous-entendues à chaque ligne, ce qui ne peut que blesser nombre d'âmes étroitement liées à Rudolf Steiner. Rudolf Steiner ne parlera pas si Mmes Wegman et Vreede sont exclues.

Seul Rudolf Steiner peut réunir tous les anthroposophes du passé, du présent et de l'avenir ; on ne remplira pas cette tâche par un durcissement des statuts ni une politique d'anathème contre l'agir autonome, tandis que se heurtent les destins et qu'il est difficile de se comprendre. Les motions et le *Denkschrift* sont une preuve de faiblesse, qui déclenchera de violents événements.

Si on ne peut parvenir à aucun accord au sein du Comité directeur, il ne reste que la possibilité que les Sections du Gœthéanum restent ouvertes à tous et que la Société anthroposophique universelle se constitue sur une base totalement libre, sans lieu central d'admission des membres. Au bout de ce conflit de dix années au sein du Comité directeur et dans la Société, jamais l'exclusion d'un si grand nombre de membres, parmi lesquels de très anciens et qui avaient l'estime de Rudolf Steiner, ne pourra servir l'anthroposophie.

La confiance qui fut accordée librement comme allant de soi au guide et maître spirituel universel devrait aller maintenant, en ce temps où il n'y a plus de guide, à la force de l'anthroposophie elle-même, aux hommes qui ont été saisis par elle et à ceux qui seront saisis par elle à l'avenir. Cela devrait se traduire ainsi dans les statuts : la formation de groupes et l'admission de membres devraient être laissées à la responsabilité des dirigeants de groupes, en toute confiance.

Des habiletés juridiques peuvent permettre formellement de parvenir à une autre décision. Mais elle n'est alors plus conforme aux intentions de Rudolf Steiner. On ne peut pas faire valoir de prétentions ésotériques, comme par exemple la destitution ou la nomination des dirigeants de Section, prétentions couvertes par la majorité d'un vote polémique.

Je pense que l'on ne pourra rien faire non plus pour éviter la catastrophe financière du Gœthéanum si l'on ne répond pas, à partir de la raison, à l'exigence d'une plus grande liberté.

BY-NC-ND

IN MEMORIAM ITA WEGMAN[1]

Wiesneck, fin mars 1943.

C'est bouleversé par la soudaineté inattendue de la mort du Dr Ita Wegman que je prends la plume.

Dans quelques jours, je vais entrer dans ma 75e année, chaque mois de vie supplémentaire est une grâce du destin. Avant de quitter cette vie terrestre, je me sens le devoir de consigner par écrit conformément à la vérité un élément des plus importants de mon cheminement ésotérique. Ce fut lorsqu'en 1935 j'intervins dans le destin de la Société, pour tenter de maintenir l'unité du Comité directeur. Cet événement est si profondément lié au destin de Mme Wegman que je tiens maintenant à en consigner le souvenir par écrit un peu plus complètement. Il ne s'agit pas d'une justification, mais d'une contribution à l'histoire de la Société anthroposophique. Dans une affaire aussi sacrée, on n'écrit pas un pamphlet. Il me faut cependant dire un certain nombre de choses grâce auxquelles on puisse faire la lumière sur des événements qui restent encore dans l'ombre pour la conscience de la plupart de nos amis, qui furent la cause de nombreux malentendus et qui portèrent atteinte à l'œuvre de Rudolf Steiner.

Après l'incendie du premier Gœthéanum, la nuit de la Saint-Sylvestre 1922/23, Rudolf Steiner ne voit pas d'autre possibilité pour poursuivre son œuvre que d'accomplir le sacrifice de prendre lui-même en charge la direction de la Société qui s'était formée pour l'œuvre de sa vie. La formation de cette nouvelle Société fut accomplie lors du congrès de Noël 1923/24. Rudolf Steiner institua un Comité directeur qui du fait de cette institution devint un Comité directeur ésotérique parce que lui avait la capacité de reconnaître les individualités particulières dans leur destin et leurs facultés. Lui-même se désigna comme premier président, Albert Steffen devint vice-président, Ita Wegman secrétaire, Marie Steiner et Mlle Vreede devinrent assesseurs, Günther Wachsmuth secrétaire et trésorier.

Rudolf Steiner connaissait exactement les qualités et les défauts de ces personnalités, et lors de leur institution, il insista sur le fait qu'il était obligé de choisir des personnalités qui aient leur résidence permanente à Dornach, donc qui soient à tout moment à sa disposition, il aurait pu choisir aussi d'autres personnalités dans la périphérie. C'est de son institution et de sa présidence que le Comité directeur reçut son caractère ésotérique.

Des sections furent créées pour les différents domaines de travail. Rudolf Steiner lui-même prit en charge la section d'anthroposophie générale et de pédagogie. Marie Steiner reçut la section pour l'eurythmie et l'art de la parole, Albert Steffen celle des belles-lettres, le Dr Ita Wegman prit en charge la section médicale, Mlle Vreede la section d'astronomie. Günther Wachsmuth reçut la section des sciences de la nature. On créa encore une section des arts plastiques pour Miss Maryon, bien que celle-ci fût gravement malade – elle mourut dès le 2 mai 1924. Rudolf Steiner ne désigna pas de nouveau responsable de cette section.

1 Le texte suivant est extrait du livre de Thomas Meyer : *Ludwig Polzer-Hoditz. Ein Europäer,* Basel, Perseus Verlag 1994.

BY-NC-ND

Selon la volonté de Rudolf Steiner, la modification fondamentale consista en ce que désormais on ne parlerait plus que conformément à ce que demande le monde spirituel, sans compromis. Cela ne c'était pas produit jusque-là. À plusieurs reprises, Rudolf Steiner dit que devraient maintenant entrer dans la Société une nouvelle tendance, un nouvel état d'esprit et un plus grand courage spirituel. Ce grand congrès, d'une signification considérable s'acheva sur une soirée amicale, dans la salle de conférences de la menuiserie.

Or le premier effet de cette nouvelle fondation fut un événement extrêmement important qui se produisit dès le début du mois de février. Mme Wegman prit l'initiative et demanda à Rudolf Steiner de mettre à nouveau en place quelque chose d'ésotérique. Rudolf Steiner accueillit aussitôt cette initiative avec promptitude et fonda sur la Terre l'école de Michaël, dont il dit qu'elle était une institution céleste voulue par le monde spirituel. "Les temps étaient venus". Il désigna Mme Wegman comme sa collaboratrice et sa représentante dans ce domaine ésotérique. Avec cet acte commencèrent aussitôt dans le Comité directeur des difficultés qui au début restèrent encore non formulées. On n'en perçut encore rien extérieurement. C'est le 15 février que fut faite par Rudolf Steiner à Dornach, dans la menuiserie, la première leçon donnée dans le cadre de l'école de Michaël. Quelques membres avaient auparavant demandé leur admission à l'école par écrit, comme cela était nécessaire, ils reçurent à cet effet des cartes établies à leur nom.

Une atmosphère ésotérique et empreinte de joie et d'élévation pénétra toute la Société. Une nouvelle vie et de nouveaux espoirs se faisaient aussi jour dans d'autres endroits. Des Sociétés nationales, de nouvelles branches autonomes se formaient. Rudolf Steiner travaillait sans relâche et se rendait dans différentes villes. En Angleterre, on réagissait particulièrement fortement à l'appel lancé de Dornach aux âmes des hommes. À Dornach même, on se préparait maintenant pour le congrès de la Saint-Michel du mois de septembre, qui devait présenter un programme particulièrement riche. J'étais moi aussi parti pour ce congrès, bien que j'eusse déjà été beaucoup présent à Dornach au cours des mois précédents et que j'eusse participé aussi à Koberwitz au congrès d'agriculture.

Le [24] septembre, je reçus un télégramme de mon frère m'annonçant que ma mère était mourante. Avant mon départ, Rudolf Steiner me reçut dans son atelier. Il me parut mécontent de l'évolution de la situation à Dornach et à Stuttgart. Lorsque je lui exprimai ma joie devant l'accroissement de l'activité au sein de la Société, il fit de la main un geste de dénégation qui m'étonna sur le moment mais qui resta pour moi inoubliable. C'est à ce moment-là qu'il m'autorisa à donner les leçons de classe à Vienne ; je donnai la première le jour de la Saint-Michel.

Le 11 novembre j'étais de nouveau à Dornach, Rudolf Steiner était malade. Il me fit appeler, il était assis dans un fauteuil, avait très mauvaise mine et semblait totalement épuisé. Je lui demandai à ce moment-là comment je devais continuer à donner les leçons de classe et j'obtins pour réponse : "Faites-le comme vous voulez".

Mes deux fils, qui travaillaient en permanence à Dornach depuis 1920 et qui depuis l'incendie montaient la garde sur le terrain et dans la menuiserie, me racontèrent plus tard que sans chercher à écouter, ils entendaient à travers la paroi de planches qu'au cours de certaines répétitions mais aussi de certaines séances du Comité directeur, l'un ou l'autre des membres du Comité directeur se comportaient en opposants à Rudolf Steiner. Cela, Mme Wegman ne le fit jamais. Lorsque je me trouvai alors à nouveau à Dornach en novembre, je

BY-NC-ND

m'aperçus très nettement qu'un certain nombre de membres entretenaient un climat d'hostilité à l'égard de Mme Wegman, bien que Rudolf Steiner lui donnât toujours des preuves de sa très grande confiance, la lui exprimât aussi fréquemment et en témoignât aussi par écrit dans différents articles. Durant sa maladie, on sentait déjà se tramer toutes sortes d'intrigues orientées contre Mme Wegman. Je fus cependant incapable de distinguer clairement au début ce que cela signifiait. Nous comptions en effet tous sur la guérison de Rudolf Steiner et pensions qu'il remettrait tout en ordre à ce moment là, comme cela s'était toujours passé auparavant.

Quelques années avant tous ces événements, Roman Boos était déjà tombé dans un état mental anormal et se trouvait depuis lors tout à fait en dehors des événements de Dornach. Il ne rendait plus visite à Rudolf Steiner, bien qu'on l'eût aperçu à plusieurs reprises sur le terrain du Gœthéanum. Rudolf Steiner le confia alors pour traitement au Dr Kolisko, Roman Boos se déroba aux soins de ce dernier. À peine Rudolf Steiner venait-il de mourir que Roman Boos fit sa réapparition et intervint très activement dans le mouvement.
La lutte ouverte entre Marie Steiner et Ita Wegman se déclara dès les cérémonies des funérailles. La partie agressive fut Marie Steiner, tandis que Mme Wegman se montra conciliante, défendant calmement ses droits et leur bien-fondé.

Dès lors se formèrent au sein des membres de la Société à Dornach deux partis extrêmement actifs. Cette scission ne progressa que lentement vers la périphérie. C'est qu'on y nourrissait partout une confiance sincère à l'égard du Comité directeur dans son ensemble. Au début je me sentis davantage porté vers Marie Steiner, la femme de Rudolf Steiner, étant donné que je connaissais encore peu Mme Wegman et que j'entretenais avec Marie Steiner des relations amicales. Le 3 mars, j'étais de nouveau chez Rudolf Steiner, dans son atelier aménagé en chambre de malade dans la menuiserie. Il me fit appeler, il était alité et il parlait avec difficulté. Il voulait s'entretenir avec moi d'une affaire concernant mes fils. Il abordait toujours directement avec moi jusqu'aux problèmes du travail. Le jour de sa mort, à dix heures du matin le 30 mars, je reçus à Prague une lettre de lui écrite le 25 mars. Quelques heures plus tard parvint au Dr Eiselt le télégramme annonçant sa mort.

J'écris cela parce que c'est une nécessité pour comprendre pourquoi je me suis senti tenu de faire après la mort de Rudolf Steiner des tentatives pour empêcher une scission imminente du Comité directeur institué par lui et par là aussi de la Société anthroposophique.

Par la suite, je revins à plusieurs reprises à Dornach et m'entretins avec les différents membres du Comité directeur. Le Comité directeur dans sa totalité m'ignorait. Je caressai un temps l'espoir qu'il m'appellerait un jour pour entendre ce dont Rudolf Steiner s'était entretenu avec moi dans les derniers temps et les compétences qu'il m'avait conférées. Il s'avéra clairement par la suite qu'absolument aucun des membres du Comité directeur n'était au courant de ces faits. On éprouvait une sorte d'appréhension à mon égard parce qu'on pressentait que Rudolf Steiner s'était entretenu avec moi de beaucoup de choses et qu'il avait dû me parler aussi de certains membres du Comité directeur. On pensait peut-être aussi que je pourrais avoir la prétention d'être admis au Comité directeur. Je n'y pensais aucunement, parce qu'en 1915, lorsque Rudolf Steiner me proposa la place laissée vacante par la mort de Mlle Stinde dans l'Association pour la construction du Gœthéanum ("Johannesbau-Verein"), il tomba cependant ensuite d'accord avec moi sur le fait que j'étais plus important pour le mouvement dans les pays de l'Autriche-Hongrie. Je pris très nettement conscience de cette appréhension que le Comité directeur avait à mon égard avant la mort de Rudolf Steiner à la

BY-NC-ND

faveur d'un certain symptôme. En dehors des membres du Comité directeur et des responsables de la construction du second Gœthéanum, on ne laissait entrer personne d'autre que moi dans la chambre de malade de Rudolf Steiner. Lorsque je fus appelé le 3 mars, M. Noll vint d'abord à ma rencontre et me demanda un peu énervé de ne pas me mêler de contrarier les prescriptions et les dispositions arrêtées par les médecins! Je fus vraiment très surpris de ce qu'on me prêtait là : on semblait croire à une sorte de complot entre Rudolf Steiner et moi. Mme Wegman en tant que médecin traitant étant en permanence auprès de Rudolf Steiner, je conjecturai qu'on avait beaucoup surestimé ma personne au sein du Comité directeur. Comme personne d'autre ne pénétrait dans cette chambre en dehors des personnes que j'ai mentionnées, on surestimait le fait qu'on m'y laissât entrer et on ne voulait pas me placer en face de l'ensemble du Comité directeur.

C'est encore en 1925 qu'Albert Steffen me dit qu'il ne pouvait travailler correctement qu'avec Marie Steiner et non avec Ita Wegman. J'avais souvent à traiter avec Marie Steiner à cause de la succession de Rudolf Steiner, et en tant qu'Autrichien je m'étais offert pour la régler ; j'étais donc en bons termes avec elle, mais j'avais toujours le sentiment que quelque chose me séparait d'elle, surtout du fait de son attitude souvent très inamicale à l'égard de ma femme.

Il n'était vraisemblablement pas juste que je me sois rangé tout d'abord dans le camp de ceux qui s'opposaient à ce qu'Ita Wegman continuât à publier les "Directives" (litt. : *"Leitsätze"*) dans la revue *Das Gœtheanum*. Je savais que ces "Directives" seraient néanmoins écrites par d'autres car Mme Wegman n'avait pas assez de facilités pour s'exprimer. Il aurait vraisemblablement été préférable de lui laisser du temps et de la soutenir de notre confiance.

Les deux femmes voulurent cependant s'entretenir avec moi séparément pour me prouver leur droit à se réclamer de la confiance de Rudolf Steiner pour la poursuite de son travail. Je ne mettais aucunement en doute leur légitimité dans leur domaine au niveau des sections. Marie Steiner me montra un jour la dernière lettre que Rudolf Steiner lui avait écrite. Je la lus devant elle intégralement. Puis Mme Wegman m'appela. Elle avait devant elle toute une série de manuscrits, peut-être d'anciens documents faisaient-ils aussi partie du lot. J'étais un peu perplexe. Elle en sortit deux feuillets et me les remit. Je lus – c'était l'écriture de Rudolf Steiner, le contenu était grandiose, un peu difficile pour être compris rapidement, je ne serais pas capable d'en restituer le contenu. Un beau dessin aux multiples entrelacements en en-tête au-dessus des lignes manuscrites. En un sens j'étais bouleversé, j'en gardai en moi une grande impression. La lettre dont Mme Marie Steiner m'avait fait la lecture était rédigée avec beaucoup de chaleur, mais elle ne contenait aucune espèce d'expression ésotérique. On y sentait surtout combien Rudolf Steiner avait très affectueusement lutté pour lui dire quelque chose dont il savait pourtant qu'elle ne pouvait pas le comprendre. "Tu m'as toujours compris." Ce qu'il lui demandait en quelque sorte entre les lignes, c'était de comprendre aussi que sa tâche sur terre était trop multiple pour qu'il se lie exclusivement à elle dans le domaine ésotérique. Une telle exclusivité était impossible pour lui. Il lui était impossible de contracter des liens "civils" en ce qui concernait sa mission terrestre. Son destin se tenait loin au-dessus de l'ordinaire élément "civil".

Une cause de la querelle, peut-être la plus importante, était que différents écrits et documents provenant des cahiers de Rudolf Steiner et de ce qui lui appartenait avaient été mis en lieu sûr par Mme Wegman. Marie Steiner considérait tout comme sa succession, elle

BY-NC-ND

pensait être en droit d'en disposer seule. Il est pourtant certain que Mme Wegmann ne prit par devers elle que ce que Rudolf Steiner lui avait remis personnellement. Il en sera ainsi de bien d'autres choses encore, comme de sa croix pectorale. Rudolf Steiner ne s'est assurément pas privé du droit de retrancher de ce qui lui appartenait un certain nombre de choses et de les offrir à sa fidèle collaboratrice.

Il arriva un jour que Roman Boos pénétra de force chez Mme Wegman pour s'emparer de certains documents. Il ne put néanmoins rien dérober. Comme je l'appris par la suite, Mme Wegman avait pris soin à temps de mettre l'essentiel en sécurité.

Il me faut encore parler maintenant d'une communication que Mme Wegman me fit personnellement. Peu après la mort de Rudolf Steiner, Marie Steiner vint chez elle et voulut savoir si Rudolf Steiner lui avait dit quelque chose sur des incarnations concernant Mme Wegman. Celle-ci hésitait un peu, Marie Steiner dit alors qu'il devait tout de même être possible de s'entendre à ce sujet entre ésotéristes. Lorsque Mme Wegman commença alors à parler, Marie Steiner se leva et partit sans la saluer.

Ma femme m'a raconté qu'elle rendit un jour visite à Marie Steiner après la mort de Rudolf Steiner. Quelque chose lui pesait, elle voulait montrer combien elle ressentait avec les autres comme douloureuse la perte de Rudolf Steiner et voulait lui témoigner ainsi sa sympathie. Le déroulement de cette visite la bouleversa car elle trouva Marie Steiner dans un état psychique plein de rancœur et de récriminations. Elle tint aussi des propos véhéments contre le frère et la sœur de Rudolf Steiner. Lorsque ma femme fut sur le chemin du retour et rencontra Mme Wegman, elle ne recueillit de sa part que des paroles chaleureuses et aimables. C'est dire à quel point était différente la constitution psychique de ces deux femmes.

Beaucoup plus tard, c'était peut-être en 1937 [janvier 1939], je fis l'expérience d'un rêve. Celui-ci me parut avoir un certain rapport avec les luttes tragiques dont le Comité directeur était le théâtre. Ce n'est que lentement, dans une recherche constante de la réalité, que l'on parvient à des perspectives profondes sur les problèmes du destin et de l'histoire. Je me trouvais dans la sacristie d'une église ou d'une chapelle. Un cardinal très aimable venait au-devant de moi, avec qui je pouvais m'entendre du regard et par la mimique dans un climat agréable et paisible. Puis je sentis qu'un autre ecclésiastique venait par derrière avec précipitation et se jetait plein de fureur sur le cardinal, personnage que je ne voyais absolument pas. Se déchaîna alors une terrible querelle entre les deux hommes. J'entendis une voix me dire : "Le second vient du couvent de Saint-Jacques de Compostelle." Je me sentais intérieurement très calme et loin au-dessus de cette querelle. On me raconta un jour que des documents importants avaient été dérobés au couvent de Saint-Jacques par les Arabes, documents qui purent leur être à nouveau arrachés après la bataille de Grenade ; ils ne revinrent pourtant pas dans le couvent. La situation ésotérique exigeait que la garde en soi confiée à d'autres. À ce qu'on en disait, il s'agissait de certains écrits d'Aristote. Je note cela sous toutes réserves, mais je tiens tout de même à le mentionner parce que c'est ce qui est venu à moi, de l'extérieur comme de l'intérieur.

Les mésententes prirent désormais de plus en plus d'ampleur et les luttes des formes de plus en plus impossibles pour un Comité directeur ésotérique.

Jusqu'à présent, Rudolf Steiner avait eu sa femme pour assistante dans les cérémonies cultuelles ésotériques. Depuis l'institution de l'école de Michaël, c'était Ita Wegman qui

BY-NC-ND

devenait son assistante. L'époque exigeait que la femme fût admise à participer aux Mystères. Telle était la grande difficulté qui devait être surmontée dans l'évolution occulte. Cela exigeait des sacrifices et des souffrances. C'est dans ces conditions que nous vivons actuellement.

La lutte contre Mme Wegman prit des formes qui frisaient le démoniaque. Le fer de lance de cette entreprise fut Roman Boos. Il la porta à son apogée. J'en fus moi-même témoin.

Mme Ita Wegman donnait une leçon de classe. J'étais comme par hasard assis ce jour-là tout à fait devant et j'étais en mesure de bien observer tout. Mme Wegman venait de commencer. Roman Boos arriva sur l'estrade par derrière précipitamment, le visage pâle et hagard, et commença à se répandre en paroles offensantes à l'encontre de Mme Wegman.

C'était là une attaque au pire sens du mot, la perturbation d'un acte cultuel.

À partir de cet événement, au cours duquel d'autres membres du Comité directeur se comportèrent sans énergie, je sus où était ma place. En dépit de l'incident, la persécution s'amplifia et Roman Boos continua à être utilisé comme fer de lance de cette entreprise.

Au cours des années qui suivirent, les assemblées générales furent toujours l'occasion d'attaquer Mme Wegman de la pire des façons. À Vienne et à Prague, on parvint à maintenir l'équilibre et on continua à travailler en paix jusqu'en 1935. Le Comité directeur de Vienne, qui avait été institué en présence de Rudolf Steiner à la Saint-Michel 1923, se maintint jusqu'à l'assemblée générale de Dornach de 1935.

Pour l'assemblée générale de 1929 [1930], j'avais élaboré une proposition que je voulais présenter. Avant d'en faire état, je relaterai un épisode dont je fus témoin peu de temps après la mort de Rudolf Steiner. J'habitais alors dans la maison du comte Lerchenfeld où résidait Mme de Vacano. Beaucoup de la politique interne à la Société se déroulait dans ces lieux. Mme de Vacano avait une position fanatiquement hostile à Mme Wegman, bien qu'elle eût tenté d'attirer celle-ci dans ses cercles avant la mort de Rudolf Steiner. Un soir, je m'aperçus que la maison était le centre de toute une agitation politique relative à la Société. Carl Unger était venu de Stuttgart. Je me promis d'aller encore voir M. Steffen chez lui dans la soirée. J'ai en effet toujours entretenu des relations d'amitié avec lui jusqu'en 1935. C'est lui qui m'ouvrit la porte et il fut un peu étonné de me voir arriver à une heure si tardive. La porte de l'antichambre menant à son cabinet de travail était restée ouverte, il s'écria : "Monsieur Unger, est-ce-que cela vous dérange si je fais entrer le comte Polzer?" Je n'attendis pas la réponse et entrai, saluant Carl Unger qui eut l'air quelque peu troublé. J'étais précisément arrivé au moment où Carl Unger était en train de poser une question à M. Steffen et où celui-ci ne lui avait pas encore répondu. Steffen s'adressa alors à Carl Unger : "Je réfléchirai à cette proposition que vous m'avez présentée et vous donnerai ma réponse ensuite." Carl Unger s'en alla bientôt. Steffen m'expliqua alors que Carl Unger lui avait communiqué le souhait de quelques dames de transmettre la section d'anthroposophie générale et de ce fait aussi l'ésotérisme à Marie Steiner. "Qu'en dites-vous?" Sachant que M. Steffen, qui avait été institué vice-président, avait après la mort de Rudolf Steiner la prétention d'être désormais le premier président, je répondis que c'était en tout cas au premier président qu'était liée la section anthroposophique, Mme Marie Steiner elle-même ayant déclaré à plusieurs reprises qu'elle n'assumait pas les fonctions de premier président. Il s'avérait ainsi à chaque occasion que de part et d'autre, Marie Steiner comme Albert Steffen,

BY-NC-ND

déclaraient ne pas vouloir mais y prétendaient tout de même. S'ajoutait à cela chez Albert Steffen le fait qu'il menaçait à tout moment de se retirer complètement. Cette manière de dire perpétuellement non tout en disant tout de même oui était pour moi un symbole d'indécision. Albert Steffen m'expliqua également que des membres de longue date venaient souvent chez lui pour lui dire qu'en tant que jeune membre il ne savait rien de ce que Rudolf Steiner avait donné et organisé avant la guerre sur le plan ésotérique et que par conséquent seule Marie Steiner était en mesure de continuer à travailler sur le plan ésotérique au centre du mouvement.

Plus tard, je ressentis tout de même dans ces faits comme un refus de ce que Rudolf Steiner avait accompli avec la nouvelle fondation de la Société à Noël 1923/24. On allait même jusqu'à mettre cet acte sur le compte de la maladie qui s'était déclarée peu de temps après. Entendant Steffen se plaindre qu'on lui reprochait sa mauvaise connaissance du travail ésotérique de Rudolf Steiner avant la guerre, je me contentai de répondre que je me rendrais volontiers pour lui chez Marie Steiner pour lui demander de tout lui dire à ce sujet et de lui donner les documents et les manuscrits nécessaires. À quoi Steffen répondit simplement que Marie Steiner était très fermée et facilement méfiante à cette perspective.

Le lendemain, je me fis annoncer chez Marie Steiner. Je lui expliquai pourquoi Steffen était si peu sûr de lui et combien il était constamment importuné par d'anciens membres à cause de l'ésotérisme, estimant qu'il serait nécessaire qu'elle le rassure en lui communiquant et lui fournissant ce dont il avait besoin, au moins extérieurement, sur le plan ésotérique pour pouvoir repousser ces attaques. Marie Steiner me répondit à ce sujet qu'elle ne voulait pas faire peser le poids de ces faits sur la liberté d'Albert Steffen. Je voyais ainsi que malgré tout ne régnait pas entre Marie Steiner et Albert Steffen la confiance qui serait pourtant nécessaire entre ésotéristes membres d'un Comité directeur ésotérique dans une situation aussi critique. J'en fus très déprimé et ne fis pas d'autre tentative pour arranger la situation. La lutte continua d'assemblée générale en assemblée générale.

J'en viens maintenant à la proposition que j'avais préparée pour l'assemblée générale de 1929 [1930]. J'avais rédigé celle-ci en deux exemplaires, j'y expliquais que les différents responsables des sections devaient se limiter absolument à leurs sections et laisser provisoirement vacante la section d'anthroposophie générale. Les affaires générales de la Société devaient être réglées au niveau d'une sorte de bureau sur un plan purement administratif. Aucun responsable de section n'avait le droit de se placer au-dessus d'autres sections. Aucun langage d'autorité ne devait régner entre les différents responsables de section. Si l'on parvenait à travailler de cette façon, il en résulterait certainement, dans un délai peu éloigné, de l'aide de la part du monde spirituel. Toute prétention à poursuivre le travail de telle façon que le premier président ou un autre membre du Comité directeur se considérerait comme le représentant de Rudolf Steiner devait absolument être abandonnée. Une telle prétention ne serait que présomption, personne n'étant capable d'agir à partir d'une connaissance aussi universelle. Telle était à peu près la teneur de ma proposition. Je ne voulais pourtant pas présenter cette proposition par surprise à l'assemblée générale avant de m'être au préalable entretenu personnellement de cette question avec Mme Steiner et M. Steffen. Tant Albert Steffen que Marie Steiner se montrèrent très réticents, Albert Steffen se sentit profondément offensé. C'est ainsi que je me rendis compte qu'en tant que premier président, Albert Steffen pensait vraiment pouvoir être le véritable représentant d'une Société conduite autrefois par une personne aussi éminente. Je laissai les deux exemplaires de la proposition entre les mains des personnalités mentionnées et n'intervins pas dans cette assemblée générale de plus de douze heures. Depuis cette époque, je n'ai plus participé à des

BY-NC-ND

assemblées générales jusqu'en 1935.

Début mars 1935 arriva à Vienne une lettre confidentielle du Comité directeur de Dornach adressée à Hans Erhard Lauer. Celui-ci devait tester les réactions à une motion issue de la communauté de travail qui s'était formée à Dornach et visant à exclure du Comité directeur Mme Wegman et Mlle Vreede. Il devait recueillir des suffrages pour cette motion. Le Dr Lauer donna lecture de cette lettre devant le Comité directeur de la Société nationale. L'effet fut bouleversant. Ce Comité directeur qui avait toujours travaillé jusqu'à présent dans l'amitié et dans la concorde parut un arbre que fend la foudre. J'eus psychiquement l'impression d'une catastrophe naturelle devant l'immense émoi qui en résulta. On avait été jusqu'alors en "Autriche", et voici qu'on se trouvait saisi par des puissances dévastatrices. Se prononcèrent pour la motion le Dr Lauer, le Dr Thieben et M. Breitenstein, se prononcèrent contre le président M. Alfred Zeissig, le professeur Halla et moi-même. Je pris alors la décision de partir aussitôt pour Dornach pour demander à M. Steffen de ne pas insérer la motion dans la feuille d'information du *Gœthéanum* avant même l'assemblée générale comme on en avait l'intention. Le temps pressait, je partis dès le lendemain. M. Steffen fut très étonné lorsque j'arrivai chez lui. Je le mis en garde aussitôt et lui déclarai que cette exclusion du Comité directeur serait la fin de la Société et que la lutte au sein du Comité directeur continuerait à se développer. Albert Steffen était extrêmement embarrassé et indécis, me demandant simplement de bien vouloir m'entretenir avec ces messieurs de la communauté de travail, renvoyant par conséquent la question à ces derniers, me précisant également qu'il n'était lui-même pas libre de ses décisions. Intérieurement outré, je refusai énergiquement cette idée. Cette communauté de travail extrêmement composite et disparate n'avait absolument plus rien à voir avec l'institution de Rudolf Steiner. De façon tout à fait partisane, elle n'était composée que de jeunes membres. Le motif de leurs mandats était pour certains des considérations économiques. Me demander une chose pareille avait à mes yeux quelque chose d'offensant et je lui déclarai que je n'étais venu que pour m'entretenir avec lui en sa qualité de président. Ainsi donc au cours des dix dernières années, Albert Steffen n'avait pas trouvé le moyen d'assurer sa position par un apport spirituel et un comportement résolu tels qu'on lui accordât en retour liberté et confiance. Je repartis le lendemain, me rendant tout d'abord chez Mme Wegman, pour lui dire que j'interviendrais contre les motions à l'assemblée générale.

À Vienne, on convoqua une assemblée générale de la Société autrichienne ; ce fut du délire. Le Dr Thomsche se manifesta comme un Jésuite, M. Baltz comme un fanatique malveillant. J'obtins alors un écrit avec quelque cinquante signatures contre les motions, pour les transmettre à Dornach. Un membre du Comité directeur viennois, le professeur Halla, partit pour Dornach afin de me soutenir. Quelques amis de Prague firent le voyage avec moi. À mon grand désespoir, mon cher ami le Dr Hans Eiselt était complètement sous l'influence de M. Steffen et il vota les motions. Nous restâmes cependant amis, lui-même ne prit aucune part aux attaques personnelles dirigées contre moi.

Avant de partir, je passai près de trois semaines à Mariensee dans la propriété de Mme Dora Schenker, ne me rendant à Vienne que lorsque c'était nécessaire et pour peu de temps. Je voulais me préparer dans le calme de cette région boisée et y rédigeai le discours que je fis ensuite à Dornach sans notes. Il fallait bien qu'il soit rédigé pour la postérité, [c'est pourquoi] j'en remis le texte au Dr Wachsmuth au moment de monter au pupitre des orateurs.

Les motions en question furent quand même publiées avant l'assemblée générale dans

BY-NC-ND

la feuille d'information de la revue *Das Gœtheanum* ; on y faisait également savoir que les orateurs devaient se faire inscrire avant l'assemblée pour y prendre la parole. Quinze jours déjà avant mon départ pour Dornach j'eus de nuit un songe au cours duquel j'entendis une voix me dire : "Demande tout de suite la parole, sinon tu n'auras plus le temps de parler." Je télégraphiai donc ma demande d'intervention contre les motions. Les demandes d'interventions devaient être prises en compte dans l'ordre de leur arrivée. Ma décision d'intervenir contre les motions fut encore renforcée par une autre expérience nocturne où Rudolf Steiner était présent. Dans cette expérience, il me demandait si je connaissais le Jésuite qui au sein de la Société faisait un tel travail de destruction. C'était donc de l'esprit jésuite qu'il s'agissait! Cette indication devint pour moi le fil conducteur de mes observations ultérieures à l'intérieur et à l'extérieur des événements anthroposophiques. La lutte contre la Société anthroposophique, le combat contre l'esprit, a toujours été et est toujours à l'arrière-plan de tous les faits extérieurs et intérieurs, surtout depuis la guerre de Trente Ans. Tout le sens de mes efforts a été depuis de percer à jour cette situation dans tous ses détails. L'expérience nocturne qui précéda l'assemblée générale m'avait montré comment je devais travailler pour ne pas perdre le contact avec le grand instructeur. Le fait que le *Demetrius* de Schiller fût resté inachevé m'accablait et ne laissait pas de nourrir mon impatience à voir cette œuvre réécrite à partir des connaissances anthroposophiques. La dernière allocution que prononça Rudolf Steiner, dans laquelle il souleva le grand problème ésotérique des deux Jean, était aussi une tâche qu'il nous avait laissée. Elle ne cessait de me préoccuper. La troisième tâche me semblait être les rapports du "Je" de Jésus avec Christian Rosecroix. Toutes tâches que Rudolf Steiner nous avait confiées avant son départ. Pour toutes on devait surmonter l'opposition de la S.J. [*Societas Jesu* ; la Compagnie de Jésus, NdT].

Pâques 1935! Deux fois trente-trois ans depuis ma naissance et depuis le dernier concile du Vatican à Rome!

Lorsque j'arrivai à Dornach, Mme Wegman m'annonça que les Anglais et les Hollandais ne viendraient pas. Ils avaient été trop attaqués dans les assemblées générales précédentes en dépit des initiatives pleines de fidélité et d'abnégation qu'ils avaient prises là-bas pour l'impulsion de Rudolf Steiner et de son travail. Ces entreprises étaient ressenties à Dornach comme de la concurrence à l'égard du Gœthéanum et elles étaient combattues comme telles. Je savais donc que j'aurais à parler contre une très forte majorité. Jamais je n'ai vu le Gœthéanum aussi bondé qu'à cette occasion. La salle et la scène étaient combles ; le moindre emplacement entre ces deux espaces avait été mis à profit et garni de chaises. Il devait y avoir 1500 [env. 1800] membres. Une grande partie venait de l'environnement immédiat ainsi que de Dornach et d'Arlesheim même. À la table du Comité directeur ne siégeaient qu'Albert Steffen et Günther Wachsmuth. Marie Steiner écoutait dans les coulisses, allongée sur une chaise longue. L'ordre du jour était limité à une séance de courte durée. Si ma demande d'intervention n'était pas arrivée si tôt, je n'aurais pas pu dire ce que je voulais dire. Après une introduction d'ordre économique, Steffen prit la parole et posa la question de confiance. On présenta les motions et quelques orateurs s'exprimèrent brièvement à ce sujet. À onze heures passées, je montai au pupitre destiné aux orateurs. J'étais très calme et tout en parlant je me sentis tout de même porté par l'auditoire. Je ressentis une satisfaction intérieure du fait que, malgré l'immense majorité des "pour", il y eut à plusieurs reprises des applaudissements. Après le premier quart d'heure, j'avais la gorge tellement sèche que je demandai un verre d'eau, l'interruption fut très brève. Le Dr Wachsmuth, qui me tendit le verre, se permit une plaisanterie déplacée en posant la bouteille sous le pupitre tout en adressant un sourire aux personnes proches. Au moment où je déclarai que Steffen m'avait indiqué peu après la mort de Rudolf Steiner qu'il ne pouvait

BY-NC-ND

travailler qu'avec Marie Steiner, celui-ci se leva d'un bond et voulut connaître la date du jour en question. Tout ce que je pus lui dire était que je n'avais pas noté cette date, mais que c'était absolument sans importance car l'événement avait bien eu lieu après la mort de Rudolf Steiner. Je continuai ensuite à parler en toute tranquillité et pus dire en presque quarante minutes tout ce que je m'étais promis d'expliquer. Prirent encore brièvement la parole ensuite quelques personnes qui ne s'attaquèrent à moi que pour des motifs tout à fait personnels. Peu après midi, l'assemblée générale fut interrompue jusqu'à trois heures de l'après-midi. Pendant la pause de midi, on se prépara et on discuta de ce qu'il fallait entreprendre contre moi. Le Dr Hans Erhard Lauer fut alors le principal orateur à intervenir et il se crut obligé de brandir contre moi en un geste calomnieux une épée de Michaël en bois. On termina alors la réunion à huis clos et on fit entrer les autorités locales pour le vote. Une majorité très forte [1691] s'en dégagea en faveur des motions, ne votèrent contre qu'un peu plus de cent personnes [76 contre ; 53 abstentions]. À cinq heures de l'après-midi, on clôturait déjà l'assemblée générale.

Trente-trois ans après le début de l'activité anthroposophique de Rudolf Steiner, la dernière institution de son existence, dans laquelle il avait mis tant d'espoir, était enterrée.

Je passai ensuite la soirée de façon très agréable avec quelques amis chez Mme Wegman, à la clinique d'Arlesheim, et me rappelai cette phrase de la conférence du 20/02/1920 à Dornach dans laquelle Rudolf Steiner disait : "Des décisions d'une majorité ne sort évidemment rien de réel, mais seulement un verbiage dominateur". Le caractère ésotérique du Comité directeur avait vécu. Ainsi s'acheva la période de mon travail à Dornach. Une nouvelle et très riche période de travail commençait, durant laquelle je me sentis totalement libre. Je me retirai de la Société autrichienne, puisqu'en effet je tenais toutes mes compétences, même ésotériques, de Rudolf Steiner lui-même.

La première nuit qui suivit cette journée si importante pour moi, j'eus un songe qui me bouleversa énormément. Une immense tempête dévastait le pays et une haute et imposante tour de fer vacillait sur ses bases. J'étais plein de crainte à l'idée qu'elle pût s'effondrer à tout moment. J'entendis alors une voix semblable au tonnerre me lancer un message qui me rendit singulièrement paisible. J'eus le sentiment que mon acte avait été approuvé par l'autre face de l'univers. Par là m'était offert le courage de vivre et de poursuivre mon travail.

Peu de temps après, le Comité directeur de Dornach me demanda par écrit de restituer les textes des leçons de classe et de cesser les lectures de classe. Je me contentai de répondre brièvement que je ne pouvais pas accorder de caractère ésotérique au présent Comité directeur tripartite [Albert Steffen, Marie Steiner, Günther Wachsmuth – NdT] et que celui-ci n'était pas habilité à m'enlever une compétence qui ne procédait pas de lui mais directement de Rudolf Steiner. Je convins avec Mme Wegman que je lui enverrais les demandes d'admission afin qu'elle en ait connaissance. L'espoir qu'on nourrissait d'avoir servi la Société anthroposophique en excluant ces deux membres du Comité directeur ne se réalisa pas. Les luttes de Dornach ne s'atténuèrent pas, la Société était coupée en deux, on pouvait bien encore parler d'un mouvement anthroposophique, mais plus d'une Société.

C'est seulement après ces événements que je me rapprochai vraiment de Mme Wegman et pus apprécier sa manière d'être prévenante et calme. On sentait auprès d'elle un lien avec la réalité de l'ésotérisme cultuel. Au début, j'eus souvent l'occasion de la rencontrer, que ce soit à Arlesheim ou lors des *Summer-schools* en Angleterre, [je] me

BY-NC-ND

souviens aussi de belles journées passées avec elle à Paris. Un souvenir remonta en moi. C'était après l'attentat contre Rudolf Steiner à Munich. Il me déclara alors : "si les Allemands ne veulent plus de moi, j'irai chez les autres".

C'est maintenant que Rudolf Steiner a emmené sa chère collaboratrice avec lui dans le monde spirituel. Elle a passé les années qui ont suivi sa mort à travailler avec fidélité et dévouement, se consacrant infatigablement à servir sa section médicale et les établissements et institutions qu'elle avait appelés à la vie, vénérée qu'elle était par ses collaborateurs. Elle a traversé l'existence avec courage en dépit de toutes les persécutions injustes. Pour les hommes qui sont de bonne volonté sur le plan ésotérique, la relation profonde et intime de son destin avec Rudolf Steiner est une certitude.

BY-NC-ND